

Pierre Lamiral

# Elisabeth de Verneuil





## Prologue

Les coups de cognées retentissaient à une cadence régulière, se répercutant à travers les bois, à ce martèlement succédaient le bruit du bois qui se rompt et se déchire et le bruit sourd et mat de l'arbre qui tombe.

Assise non loin de là sur un banc du parc, Elisabeth de Verneuil lisait. Mais cette lecture ne l'absorbait pas, car son attention était distraite par les bruits des cognées qui lui martelaient le cœur.

Elle songeait à ces vers de Ronsard où le poète exprime son aversion pour les bûcherons qui se comportent comme des criminels, qui tuent les Nymphes qui vivent sous l'écorce. Elle en voulait à ces hommes qui saccageaient sa forêt, anéantissaient ces arbres qui avaient protégé de leur ombre tutélaire ses ébats d'enfant.

Elle essaya de se replonger dans sa lecture, mais toujours ce bruit implacable, inexorable frappait ses oreilles, retentissait dans son cerveau, comme un couperet de guillotine. Elle se leva en fermant son livre. Elisabeth avait alors 20 ans, une robe de crêpe à fleurs moulaient sa taille svelte, son visage était éclairé par deux yeux bleus vifs, intelligents qui donnaient à sa physionomie une expression de bonté. Une natte de cheveux blonds encadrait son front.

Elle se trouvait alors dans la partie du parc qui était son coin favori. L'allée à cet endroit avait un appendice de forme circulaire où était placé le banc à l'ombre d'un chêne et d'un catalpa. Cette sorte de rond-point était entourée d'une haie de houx et de lauriers. C'est là qu'elle aimait venir lire ou étudier. C'est à regret qu'elle quittait le lieu, chassée par les bûcherons importuns.

Le parc était un domaine assez vaste, d'un hectare environ, il était ordonné avec goût, les allées assez larges serpentaient au milieu des massifs de gazon et des bosquets. Au centre avait été érigée une tonnelle couverte de clématite et de chèvrefeuille où l'été se reposaient les membres de la famille. Elisabeth revenait lentement vers le château comme si elle voulait prolonger cette sensation d'euphorie qu'elle éprouvait au sein de cette nature calme, ensoleillée. A gauche se dessinait la route nationale à travers la haie, à droite le terrain descendait en pente douce vers le

petit ruisseau aux eaux claires et vives, bordé de saules. Cette partie avait été consacrée au potager.

Mademoiselle de Verneuil, après avoir traversé une plantation de jeunes sapins, accéda au jardin d'agrément qui avait été l'objet d'une attention particulière, car il faisait suite à la cour dont il était l'ornement. Une vaste pelouse en formait la partie principale, elle était parsemée de massifs, dont les fleurs resplendissaient pendant la belle saison. C'était une mosaïque de fuchias, de rosiers, d'œillets, d'hémérocailles, de dahlias et d'hortensias.

Sur le côté extérieur de l'allée ovale, des pommiers étendaient leurs branches sur des fils de fer, des poiriers en espalier donnaient en été leurs fruits succulents. Sur la pelouse même, un prunier produisait chaque année une belle récolte de ces reine-claude si juteuses qui portent sur leur peau la coloration rouge du soleil qui les a mûries.

Et le cerisier à l'autre extrémité de la pelouse, que de fois Elisabeth y était-elle montée pour savourer des griottes aigres-douces qui n'ont vraiment toute leur saveur que quand elles sont cueillies sur l'arbre. Un peu plus loin, du côté de la sapinière, une pièce d'eau entourée de rochers achevait de donner au jardin son charme et sa séduction.

Chaque coin de la propriété était familier à Elisabeth : sa tonnelle lui rappelait les parties de cartes qu'elle faisait avec sa grand-mère, les allées

évoquaient pour elle de passionnantes parties de cache-cache avec des camarades ou de colin maillard, les pelouses à cette occasion étaient souvent piétinées, maltraitées, au grand désespoir de la grand-mère qui déplorait de voir ses observations si peu écoutées. Que dirait-elle maintenant si elle voyait sa pelouse mal rasée, parsemée de mauvaises herbes ?

Comme Elisabeth s'acheminait vers la cour du château, un coup de sonnette retentissait. La cour assez vaste, rectangulaire, aux pavés verts de mousse était limitée par l'ensemble des bâtiments du château qui présentaient la forme d'un fer à cheval. En arrivant du jardin, on avait en face de soi l'entrée, la porte à pont levis encadrée de deux tours, vestige de l'ancien château, à gauche, les communs de Monsieur de Verneuil avec ses écuries, à droite la maison d'habitation présentait l'aspect habituel des maisons bourgeoises de la Beauce.

Le visiteur dont la venue avait été annoncée par le coup de sonnette, avait ouvert la porte et pénétrait dans la cour. C'était Robert de Beaugency, jeune homme de 23 à 24 ans, blond, bien pris dans un sweater, à l'allure désinvolte et quelque peu dandy. Il était l'ami du frère d'Elisabeth. Il connaissait parfaitement les moindres coins du jardin où ils avaient joué ensemble, Elisabeth et lui, et l'idée d'un mariage possible entre eux avait germé dans leur esprit avec le consentement tacite des parents qui voyaient dans la réalisation de cette idée l'association de leurs intérêts et de leur condition

commune. Elisabeth s'était naturellement habituée à ce projet qui satisfaisait tout le monde et qui représentait pour elle l'aboutissement naturel de son éducation, ses rêves de jeune fille s'étaient cristallisés en la personne de Robert.

– Bonjour Robert, dit Elisabeth en s'avancant en souriant vers le jeune homme.

– Bonjour Elisabeth. Jacques est-il là ? dit-il brusquement.

Jacques était le frère aîné d'Elisabeth. Il faisait des études de médecine à Paris, il avait été le camarade et ami de Robert au moment où ce dernier préparait Saint-Cyr.

– Jacques n'est pas ici aujourd'hui, dit-elle. Il est parti, mais il sera de retour demain.

– Ah fit Robert, eh bien, je reviendrai. Et toi, tes vacances se passent bien ?

– Oui, j'aime la campagne, le château.

Elisabeth venait en effet d'être reçue au Brevet Supérieur et jouissait d'un repos mérité.

– Moi, je m'ennuierais ici, il n'y a guère que la chasse qui m'intéresse au mois de Septembre.

Cette réflexion de Robert ne surprenait pas Elisabeth. Depuis un certain temps déjà, il prenait à son égard une attitude toujours familière, mais plus distante, ses visites au château étaient plus rares qu'autrefois et il semblait pressé de partir quand elle y était. Cette fois-ci encore, il se hâtait de prendre congé

alors qu'il savait très bien qu'il était toujours accueilli à bras ouvert, qu'il faisait partie de la famille.

– Tu n'entres pas, lui dit Elisabeth.

– Excuse-moi, lui dit-il un peu gêné, je n'ai pas beaucoup de temps, il faut que je sois de retour au château de Riflans dans une heure. Je reviendrai un autre jour. Présente mes amitiés à tous, Elisabeth.

Il tournait déjà le dos et disparaissait. Elisabeth se rendait compte de plus en plus de la vanité des rêves qu'elle avait nourris à l'égard de Robert, elle devait se résigner à cette situation et elle en éprouvait une cruelle déception.



## Chapitre 1<sup>er</sup>

Monsieur de Verneuil, depuis qu'il s'était retiré au château de Bonnefonds, menait une existence de gentilhomme campagnard se consacrant à l'administration de ses biens et de ses terres.

Ses voyages à travers le monde en qualité d'officier de marine lui avaient donné le besoin d'une existence plus sédentaire que lui offrait tout naturellement la propriété de ses pères. Ce n'est pas à dire qu'il avait pour cela une vie oisive, à 60 ans, il avait encore un port altier, une démarche alerte, deux petits yeux vifs éclairaient son visage qui gardait le hâle du large. Son regard avait le reflet de l'immensité marine qu'il avait sondé tant de fois et exprimait l'intelligence et le courage.

Il avait reçu de ses origines bretonnes cette passion des choses de la mer que les bretons sucent avec le lait maternel. Il avait tout de même quitté la mer non sans nostalgie, on ne navigue pas pendant

25 ans sans avoir conclu un mariage avec l'immense étendue et lorsqu'il faut se séparer d'elle malgré ses trahisons et ses embûches, le cœur de marin se serre, il y a une coupure dans sa vie.

Si Monsieur de Verneuil s'était fait violence, c'est qu'un devoir impérieux le ramenait à Bonnefonds, il se devait à sa famille, à l'administration du patrimoine, en agissant ainsi, il obéissait d'ailleurs à une tradition ancestrale qui voulait que les Verneuil fussent des gens de la terre en même temps que des marins.

Monsieur de Verneuil s'accommoda tout de suite de ce changement d'existence. Il trouva dans l'équitation, la chasse, les exutoires naturels pour dépenser ce besoin d'activité que l'âge ne semblait pas avoir entamé, d'autre part la gestion d'un domaine aussi important que celui de Bonnefonds qui comprenait des hectares de bois, des superficies propres à la culture louées à des fermiers, parcs et jardins qui nécessitaient l'emploi d'un personnel spécialisé, une écurie pourvue de palfreniers sans compter les domestiques, la gestion d'un tel domaine suffisait à absorber une bonne partie des loisirs dont Monsieur de Verneuil pouvait disposer.

Alors qu'il était enseigne de vaisseau, Monsieur de Verneuil avait épousé Mademoiselle de Beaulieu, qui par sa mère descendait de la vieille aristocratie puritaine anglaise. Elle avait gardé l'empreinte de cette rigidité de principes, qui avait présidé à son

éducation, elle était entièrement acquise aux idées de caste que ses parents lui avaient inculquées bien qu'elle fût née et qu'elle eût été élevée en France. Son mariage avec Monsieur de Verneuil associait son nom à celui d'une vieille famille française qui avait gagné ses quartiers de noblesse au service du roi.

Son existence, au château de Bonnefonds était en somme la consécration de son éducation. Elle déplorait seulement les trop longues absences de son mari, elle comprenait mal cette vocation de marin qui la privait de celui à qui elle avait lié sa vie. Elle prenait malgré tout son mal en patience en pensant qu'il y a tout de même une noblesse dans l'exercice du métier et qu'elle n'avait pas dérogé en s'unissant à Monsieur de Verneuil. Et puis cinq enfants étaient nés qui ne lui laissaient pas beaucoup de loisir de se consumer en regrets stériles. Il fallait veiller à les élever et les éduquer et les soucis que créent l'entretien et l'éducation de ceux-ci s'augmentaient des difficultés, des problèmes que pose la gestion d'un vaste domaine.

Les guerres, l'évolution économique ont amené un bouleversement des conditions de vie pour un grand nombre de propriétaires terriens et il est banal de constater la disparition progressive du type de gentleman farmer. Les biens de Monsieur de Verneuil comme d'ailleurs la plupart de ces domaines exigeaient pour être mise en valeur l'emploi de revenus importants, or Madame de Verneuil avait pu disposer pendant l'activité de son mari de ressources

suffisantes pour subvenir à l'entretien de sa famille et de la propriété. Mais au fur et à mesure que les enfants grandissaient que les revenus s'amenuisaient du fait de la dépréciation monétaire et de la baisse du loyer de l'argent, les difficultés augmentèrent.

Quand Monsieur de Verneuil se retira à Bonnefonds, il dut prendre des mesures pour limiter le personnel au strict minimum. Elisabeth qui avait alors 15 ans se rappelait le départ d'un jardinier, figure familière aux moustaches à la gauloise qui plaisantait avec elle quand en jouant dans le parc elle passait auprès de lui dans les allées en courant. A cette époque disparut aussi la gouvernante qui avait guidé ses premiers pas et qui lui avait inculqué les premiers rudiments de l'instruction. Ces départs n'avaient pas été sans mélancolie pour Elisabeth, il lui avait semblé que quelque chose manquait à la vie du château. C'était un peu comme si deux membres de la famille avaient disparu. Pour la première fois, elle prit conscience des blessures qu'apporte la vie en nous frappant dans nos affections.

Puis les années qui suivirent avaient paru plus calmes à Elisabeth. Le temps qui sur toute chose répand le baume de l'oubli, avait orienté la jeune fille vers d'autres rêves. Robert de Beaugency qui avait d'abord été un compagnon était devenu le jeune homme auquel on pense un peu comme au prince charmant. La vie au château ne se modifiait pas apparemment. Elisabeth qui venait d'être reçue au

brevet supérieur pensait seulement à bien profiter de ses vacances et à jouir encore quelque temps du parc, avant d'épouser Robert. Seule l'attitude récente de ce dernier à son égard jetait une ombre sur le tableau séduisant qu'elle se faisait de son avenir. Elle ne devait pas tarder à être mise au courant de faits que dans son insouciante jeunesse elle ne soupçonnait pas.

Un après midi, Monsieur de Verneuil revenait de faire sa promenade à cheval accoutumée. Il avait remis à l'écurie, Coquette, sa jument baie brune, sa chère jument à laquelle il apportait un soin tout particulier. Un pli soucieux ridait son front lorsqu'il entra dans la salle à manger où Madame de Verneuil tricotait. Elisabeth et sa jeune sœur de 18 ans Monique jouaient aux dames.

– Tu ne devrais pas te fatiguer de la sorte, dit Madame de Verneuil. Le visage de son mari paraissait en effet quelque peu défait, mais il était visible que le mal que trahissait sa physionomie était d'origine morale.

– Je ne me fatigue pas, au contraire, cette promenade me fait du bien, l'équitation c'est la santé dit-il, autant pour justifier l'exercice qu'il venait de faire que pour se convaincre lui-même de son heureuse influence sur lui.

Madame de Verneuil qui connaissait aussi bien que son mari les causes de sa pâleur ne crut pas utile de donner le change davantage et se tut.

– Qui est ce qui gagne ? dit Monsieur de Verneuil à Elisabeth et Monique pour faire diversion.

– C’est Monique dit Elisabeth, elle est plus forte que moi.

Monsieur de Verneuil s’assit dans un fauteuil au siège empaillé de style rustique de la pièce. Une horloge à lentille de cuivre dans sa gaine de bois faisait entendre son tic-tac monotone, au rythme implacable, indifférent aux sentiments qui agitent les hommes. Sur la cheminée, deux antiques lampes à huile montaient la faction comme pour témoigner par leur présence de la pérennité des traditions de famille. Des solives en relief au plafond, un lustre en fer forgé aux bougies à lampes électriques achevaient la décoration de la salle.

– Le courrier n’est pas arrivé, s’enquit Monsieur de Verneuil.

– Non, dit Madame de Verneuil, pas encore, mais il ne saurait tarder.

– Et Pierre où est-il ?

– Il joue au tennis avec un camarade.

A ce moment, apparurent dans l’embrasure de la porte deux jeunes gens, deux têtes blondes aux cheveux en désordre, apportant dans la pièce l’animation bruyante de leur âge, Pierre le dernier né de la famille, jeune homme de quinze ans, trapu et râblé, au teint vermeil et son camarade Gérard plus grand, un peu plus âgé, plus flegmatique. Ils posèrent leurs raquettes dans un coin. Quand Gérard eut salué Monsieur de Verneuil, les deux jeunes gens s’assirent. Elisabeth qui avait terminé sa partie, se leva pour aller dans la cuisine contigüe préparer le thé.

Monsieur de Verneuil entama une conversation avec Gérard, s'informant de l'état de ses études, de sa famille, de l'endroit où il allait passer ses vacances. Gérard fréquentait le même collège que Pierre, mais il allait entrer dans la classe du baccalauréat alors que ce dernier allait suivre les cours de seconde. Lorsque le thé eut été servi et bu, Gérard prit congé, il avait une longue traite à faire à bicyclette pour rejoindre la maison paternelle à environ 30 kilomètres. Le courrier arriva. Monsieur de Verneuil avec une hâte fébrile décacheta une lettre dont il connaissait l'écriture et la parcourut rapidement. Il ne put réprimer à la lecture un rictus contraint. Elisabeth que son existence passée et présente inclinait à la sérénité ne pouvait pas rester indifférente à l'attitude de son père, encore qu'elle n'y fût pas préparée, elle eut l'intuition qu'un changement s'annonçait.

Monsieur de Verneuil tendit la lettre à sa femme qui lut et pâlit, d'un geste las, fataliste, elle rendit la missive à son mari. Ce n'était certes pas la première fois que Monsieur de Verneuil recevait des lettres qui semblaient l'affecter, mais il se dominait pour ne pas inquiéter inutilement ses enfants et protéger leur jeunesse contre des soucis qui les fanent prématurément. Cette fois-ci il ne pouvait plus davantage dissimuler.

– Mes enfants dit-il, il faut que je vous informe d'un état de choses dont j'ai retardé la révélation tant que je l'ai pu. La nécessité m'oblige à vous mettre au courant.

Elisabeth, Monique et Pierre impressionnés par le ton grave, presque solennel prirent une attitude attentive en fixant leur regard sur lui.

– C'est le cœur navré que je suis obligé aujourd'hui de renoncer aux projets que j'avais conçus au sujet de votre avenir. Nous sommes ruinés, je ne peux plus sauver la face, je ne peux plus mener le train de vie qui devait nous assurer un sort conforme à nos traditions familiales. Comment nous en sommes là, il importe peu. La situation à laquelle j'aboutis maintenant n'est que la conséquence d'une lente évolution dont la réduction du personnel au moment de mon arrivée ici a été un premier indice. A ce moment-là, le mal n'était pas irrémédiable, j'escomptais pouvoir malgré tout maintenir mon rang et subvenir aux frais que nécessitait la gestion du domaine. Je me faisais des illusions. Celui qui a sa maison détruite par un incendie mesure tout de suite l'étendue de sa misère tandis que moi je luttais pour échapper à un mal qui s'insinue, qui ronge l'édifice par étapes progressives, je gardais l'espoir de sauver quelque chose en sacrifiant ce qui n'est pas indispensable, j'espérais qu'en réparant les lézardes, le bâtiment résisterait aux assauts du temps. Mais à la fin le mal triomphe.

– Je vous ai caché aussi longtemps que j'ai pu la véritable situation. J'ai dû vendre la propriété d'Auvergne, j'ai dû aussi vendre les terres que cultivent les Bouvet. Ces temps derniers, j'ai dû faire



des coupes sombres parmi les arbres de la forêt. Maintenant je suis obligé d'envisager dans un jour prochain la vente de Bonnefonds. Croyez bien qu'avant de vous dire cela, j'ai envisagé toutes les solutions possibles pour l'éviter, je n'en ai pas trouvé.

– Père dit Elisabeth, je comprends votre peine et je ne doute pas que la ruine à laquelle vous êtes acculé soit sans issue. Ce qui me surprend c'est que la situation se soit aggravée à ce point. Rien, il me semble, ne pouvait permettre l'arrivée d'une crise aussi brusque.

Si Elisabeth faisait cette remarque, c'est que certains indices vagues lui laissaient pressentir qu'il y avait à la ruine de son père une autre cause que des causes économiques.

Monsieur de Verneuil ne broncha pas, c'est avec le plus grand calme qu'il répondit :

– Ma chère Elisabeth, comme je te disais, cette catastrophe n'est pas aussi brusque qu'elle ne t'apparaît, elle est la suite d'une série de revers qui s'accumulent, la falaise à force d'être frappée par la mer finit par s'effondrer.

Ce que ne disait pas Monsieur de Verneuil, c'était que Jacques son fils aîné, par la vie qu'il menait à Paris avait contribué à cette ruine. Le frère d'Elisabeth ignorant volontairement la situation précaire de son père sans doute pour avoir une excuse facile s'était adonné aux plaisirs que la capitale offre aux étudiants de

son âge. Naturellement il n'avait pas pu se satisfaire des mensualités modestes que lui allouait Monsieur de Verneuil. Il s'était endetté, à plusieurs reprises il avait fallu acquitter les dettes, des entrevues orageuses avaient eu lieu entre le père et le fils, mais Jacques ne semblait pas disposé à modifier son genre de vie, il semblait entraîné dans un tourbillon dont il n'arrivait pas à se dégager. Ses apparitions à Bonnefonds devenaient de plus en plus rares, il suivait la route sur laquelle il était engagé sans souci des répercussions que sa conduite pouvait avoir sur la situation de sa famille.

Madame de Verneuil avait essayé par des paroles tendres de montrer à son fils ce qu'il y avait d'égoïste et d'ingrat dans sa façon d'agir, elle avait déployé tous les trésors de bonté persuasive que dispense si naturellement et si spontanément le cœur d'une mère, elle s'était heurtée à un mutisme obstiné. Madame et Monsieur de Verneuil avaient essayé de cacher aux autres enfants cette situation. Mais ceux-ci sans savoir exactement ce qui se passait s'apercevaient bien que Jacques souvent absent ne participait plus à la vie de famille. Lorsqu'il était question de lui à propos d'une lettre lapidaire et rare qu'il envoyait, on disait quelques mots vagues à propos des études de médecine et la conversation s'orientait comme par hasard vers un autre sujet.

L'intervention d'Elisabeth pour essayer d'obtenir des précisions à ce sujet n'avait donc pas eu le résultat

désiré, sa curiosité s'était heurtée à cette conspiration du silence qui semblait être la règle adoptée en la matière par ses parents. Aussi se garda-t-elle d'insister. Le discours de Monsieur de Verneuil s'orientait d'ailleurs maintenant vers les mesures réalistes à prendre en face de la situation.

– Il ne s'agit plus continua-t-il de revenir sur le passé. Un fait est là qui domine tout, il va falloir vendre Bonnefonds dans un délai assez proche. Nous allons chercher dans la région une habitation de quatre pièces où nous pourrions votre mère et moi mener l'existence la plus simple.

En dehors de vous trois, votre sœur aînée Mathilde est mariée, votre frère Jacques a terminé ses études de médecine, je ne suis plus responsable de leur éducation ni de leur entretien.

J'avais espéré pouvoir vous garder à la maison Elisabeth et Monique, mais maintenant il va falloir que vous envisagiez de gagner votre vie en exerçant un métier. C'est là une extrémité à laquelle je n'aurais jamais cru être réduit, une éventualité que j'aurais repoussée avec horreur il y a seulement un an. Je suis obligé maintenant de me résigner à cela, il m'en coûte beaucoup d'être obligé de vous le dire, mais rien ne sert de geindre, de se lamenter, il faut faire face aux difficultés avec courage.

Espérons que le présent qui est si décevant et si amer fera place à un avenir meilleur, pour vous du moins, car pour moi mon existence est terminée.

Réfléchissez donc à ce que vous voulez faire, exposez moi vos projets. Vous avez d'ailleurs le temps de réfléchir, la chose n'est tout de même pas si pressante. J'ai simplement voulu vous montrer que la vie de château était terminée, il n'est plus possible de se laisser bercer par les rêves d'une vie pleine d'une douce quiétude. Il faut examiner avec courage les réalités, aussi affligeantes qu'elles peuvent être.